

# « Écrire prose ou vers ? » Première approche de la poétique de Rossano Rosi

Eloïse Grommerch

À côté d'une demi-douzaine de romans parus aux Éditions Les Éperonniers et aux Impressions Nouvelles depuis 1994, Rossano Rosi est, à ce jour, l'auteur de trois recueils poétiques : *Approximativement* (Le Fram, 2001), *Pocket Plan* (Impressions Nouvelles, 2008) et *Un Petit Sac de cendres* (Impressions Nouvelles, 2018)<sup>1</sup>. Pourtant, c'est par le biais de la poésie que l'écrivain né à Liège en 1962 entre en littérature au début des années 1980 : il signe, en 1983, un poème en vers de tendance surréaliste intitulé « Élégie : ce que je me suis dit dans la ville<sup>2</sup> » dans la revue *Écritures* de l'Université de Liège – qu'il animera d'ailleurs dans les années 1990 avec son ami Sémir Badir. À partir de cette date, il bénéficie du soutien de François Jacqmin<sup>3</sup>, figure tutélaire de la poésie belge des années 1960 et 1970 aux côtés de Jacques Izoard, et publie des poèmes dans diverses revues pendant une vingtaine d'années, comme en témoignent notamment les textes datés de juillet 1988 à juillet 1995 repris dans l'anthologie *Nouvelle Poésie en Pays de Liège* (1998)<sup>4</sup>, avant de voir paraître son tout premier recueil en 2001, qui sera couronné par le prix Marcel Thiry deux ans plus tard. En outre, à ces publications s'ajoute un petit ouvrage inédit intitulé, d'après le dernier poème, *Journal de Proue* (1996-1997), dont il n'existe, comme l'indique l'auteur lui-même, que « dix exemplaires on ne peut plus artisanaux<sup>5</sup> » offerts à des proches.

Par ses dates de naissance biologique et littéraire, Rossano Rosi appartient à un groupe de poètes nés, pour la plupart, dans les années 1960 et entrés en littérature entre le milieu des années 1980 et la fin de la décennie suivante, que la poétesse Liliane Wouters a baptisée « Génération 58 », du nom de l'exposition universelle qui se tint à Bruxelles en 1958, juste avant leur naissance<sup>6</sup>. Mais, si le poète semble bien consacré et ancré dans une génération littéraire, il se distingue nettement de ses contemporains. Son œuvre poétique se caractérise, d'une part, par des publications sporadiques et discrètes – peut-être à l'instar de François Jacqmin – et, d'autre part, par une utilisation exclusive des rimes, des vers réguliers, des strophes et des formes fixes alors que, comme le note Jan Baetens, aujourd'hui, la poésie rime avec tout, sauf avec ces derniers<sup>7</sup>. En effet, la poésie actuelle est dominée par le vers libre et la prose qui ont évincé,

<sup>1</sup> Dorénavant, ces trois ouvrages seront abrégés respectivement A, PP et PSC, concernant les citations.

<sup>2</sup> Rosi (Rossano), « Élégie : ce que je me suis dit dans la ville », dans *écritures*, 1982-1983, p. 12-13.

<sup>3</sup> Demoulin (Laurent), « Stabat pater : Triangle amoureux et paternité », dans *Culture. Le magazine culturel en ligne de l'Université de Liège*, 2012, [https://culture.uliege.be/jcms/prod\\_852120/fr/rossano-rosi-triangle-amoureux-et-paternite](https://culture.uliege.be/jcms/prod_852120/fr/rossano-rosi-triangle-amoureux-et-paternite) (consulté le 22 juillet 2021).

<sup>4</sup> *Nouvelle Poésie en Pays de Liège*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1998, p. 83-96.

<sup>5</sup> Rosi (Rossano), *Journal de Proue* 1996, suivi de *Journal de Proue* 1997, inédit, poème XLVI. Dorénavant abrégé JP pour les citations.

<sup>6</sup> Purnelle (Gérald), « La poésie à Liège : d'Izoard et Jacqmin à nos jours », dans *Le Carnet et les Instants*, n° 194, avril 2017, p. 9.

respectivement depuis les années 1960 et le début des années 2000, le vers régulier, dont les derniers adeptes, les néoclassiques, ont disparu dans les années 1980. Les poètes de la « Génération 58 » pratiquent donc abondamment le vers libre et la prose : Serge Delaive privilégie le vers libre et produit peu de poèmes en prose, Karel Logist et Laurent Demoulin alternent vers libres, vers réguliers et prose, tandis que Carl Norac n'écrit qu'en prose, mais cache régulièrement dans ses textes des alexandrins et des décasyllabes. Le vers régulier n'a finalement pas tout à fait disparu, mais il ne peut être considéré comme un trait distinctif de cette génération tant il s'y fait discret.

Rossano Rosi fait donc figure d'exception parmi ses contemporains en pratiquant exclusivement le mètre, et cela, dès son entrée en littérature. Il lui faut cependant quelques temps avant de trouver le style qui le caractérise aujourd'hui. Sa poésie, au départ versifiée, organisée librement, non systématiquement rimée, et plutôt de tendance surréaliste, évolue assez rapidement pour devenir réaliste, rigoureusement versifiée et rimée. Depuis la première moitié des années 1990, ses poèmes sont en effet presque exclusivement écrits en décasyllabes et en alexandrins, toujours organisés en strophes, donnant ainsi lieu à des formes fixes telles que le rondeau, le dizain, le douzain et le sonnet – ce dernier occupe d'ailleurs une place de choix dans ses recueils. Toutefois, Rossano Rosi n'est ni néoclassique, ni réactionnaire, ni archaïque. En effet, il emploie « toutes les manières possibles et imaginables de produire la rime [et] de compter les pieds<sup>8</sup> » : il joue avec les alternatives orthographiques, permute les mots ou groupes de mots, scinde les mots en fin de vers, obtenant ainsi des rimes coupées et enjambées, et ne lésine pas sur les enjambements, ceux-ci se révélant parfois spectaculaires (entre deux strophes, mais aussi entre deux poèmes). D'autre part, il n'opère pas un retour aux thèmes intemporels et désengagés du monde caractéristiques du néoclassicisme. À l'instar des autres poètes de la « Génération 58 », ainsi que de nombreux poètes français dès les années 1980, il renoue avec le lyrisme. Cependant, il s'agit d'un lyrisme *restauré*, appelé *nouveau lyrisme*, qui puise sa substance dans le quotidien, la réalité, et où prime « l'expression de soi [...], du regard sur la vie et sur le monde contemporain, sur le théâtre intime des affects<sup>9</sup> », sans jamais tomber ni dans les grands épanchements romantiques, l'effusion sentimentale, l'expression egocentrique du *moi*, ni dans une plate description du monde. En d'autres termes, le nouveau lyrisme conserve l'expression du sujet, mais celle-ci a lieu à travers l'observation du monde. En outre, le poème est marqué par la volonté d'une « immédiate lisibilité<sup>10</sup> » à travers l'utilisation d'un langage familier. Ces poèmes offrent ainsi une place à tous les types de lecteurs, contrairement à la poésie hautement expérimentale des années 1960 et 1970 à laquelle répond en fait le nouveau lyrisme.

En réalité, Rossano Rosi n'est pas le seul poète à pratiquer ce type de poésie d'apparence classique au contenu familier : avant lui, William Cliff, qui appartient à la génération

---

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Purnelle (Gérald), « La poésie à Liège : d'Izoard et Jacqmin à nos jours », *op. cit.*, p. 10.

<sup>10</sup> *Ibid.*

précédente, celle de Jacques Izoard et de François Jacqmin, se distinguait déjà de ses contemporains avec ses sonnets, ses vers réguliers à tout prix rimés et son réalisme parfois cru. En fait, Rossano Rosi emprunte à son aîné sa façon d'écrire et ne s'en cache pas. Au contraire, il lui rend hommage et montre sa parfaite connaissance de la poétique *cliffienne* à travers différents textes écrits à la façon de William Cliff qu'il fera donc sien, tels que l'article entièrement écrit en vers rimés qu'il consacre à l'auteur d'*Homo Sum* dans le cinquième numéro d'*Écritures* en 1993<sup>11</sup> – moment où la poétique de Rossano Rosi évolue concrètement vers ce que nous connaissons aujourd'hui, ainsi que nous l'indiquions précédemment – ou le poème « Cliff » (*PP*, p. 10). Mais Rossano Rosi a également d'autres modèles littéraires. *Journal de Proue*, par exemple, est placé sous l'égide de Dante<sup>12</sup> de diverses façons : à travers des références plutôt explicites, comme au début du poème VIII, où le poète mentionne l'Enfer et qualifie ses vers de « dantesques », mais aussi à travers la forme de ses textes poétiques. En effet, les 46 poèmes constituant le recueil ne sont pas des douzains, mais des tercets reliés par le système de la *terza rima*, formant ainsi un seul texte. Le poète pratique délibérément l'intertextualité, comme il l'a confirmé lors d'un entretien animé par Rony Demaeseneer en 2017 : « Ce n'est pas du tout par hasard que la lecture, les références aux lectures que j'ai faites, que j'ai aimées ou que j'aime maintenant soient présentes dans mes textes<sup>13</sup>. » De fait, elles lui permettent de situer son œuvre dans la tradition et de commenter sa pratique par le biais de mentions formelles ou d'hommages. Par ailleurs, on constate que le poète s'inspire autant de ses prédecesseurs directs que des poètes d'autres époques et il synthétise l'ensemble de ces références en une poésie nouvelle – ce qui est par ailleurs un autre trait distinctif de sa génération qualifiée de *postmoderne* car elle réinvente la poésie à partir de ses divers héritages, se voulant neuve tout en refusant de faire table rase du passé<sup>14</sup>.

### « Écrire prose ou vers ? » (*JP*, XLIII)

Bien qu'il n'ait pas été officiellement publié, *Journal de Proue* (1996-1997) est le premier recueil poétique de Rossano Rosi. Écrit dans la seconde moitié des années 1990, il correspond au moment où le poète liégeois a trouvé sa voie/voix poétique – daté de juillet 1995, le poème « By nite<sup>15</sup> », un ensemble de neuf douzains d'alexandrins reliés entre eux par la *terza rima*, annonce la structure qui sera celle du *Journal* ainsi que la pratique poétique régulière, le goût des formes fixes et de la recherche de la rime à tout prix qui caractérisent aujourd'hui l'auteur d'*Approximativement*. Cependant, malgré l'incontestable versification dont ce dernier semble

<sup>11</sup> Rosi (Rossano), « Cliff », dans *Écritures*, n° 5, *Le Dépli. Littérature et postmodernité*, 1993, p. 55-60.

<sup>12</sup> Dante est également une référence importante de William Cliff qui a d'ailleurs traduit deux parties de la *Divine Comédie*, *L'Enfer* et *Le Purgatoire*, parus respectivement en 2014 et en 2021 aux éditions de La Table Ronde.

<sup>13</sup> Propos retranscrits à partir de l'enregistrement du dîner littéraire « Les Mémoires du cœur » organisé par la Maison de la Francité et animé par Rony Demaeseneer le 11 janvier 2017. Vidéo disponible sur Youtube, [https://www.youtube.com/watch?v=iyrK8maL7vs&ab\\_channel=MaisondelaFrancit%C3%A9](https://www.youtube.com/watch?v=iyrK8maL7vs&ab_channel=MaisondelaFrancit%C3%A9) (consultée le 28 avril 2020).

<sup>14</sup> À ce sujet, voir Purnelle (Gérald), « La poésie à Liège : d'Izoard et Jacqmin à nos jours », *op. cit.*, p. 9-12, ainsi que le point intitulé « Une génération » de Purnelle (Gérald), « Postface », dans Logist (Karel), *Dés d'enfance et autres textes*, Bruxelles, Espace Nord, 2013, p. 227-229.

<sup>15</sup> *Nouvelle Poésie en Pays de Liège*, *op. cit.*, p. 92-96.

avoir fait sa marque de fabrique, l'interrogation « Écrire prose ou vers ? » qui ouvre le poème XLIII de cet ouvrage se situant à un « tournant » de son œuvre interpelle. Elle rappelle l'opposition éternelle entre vers et prose qui postule que « tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose<sup>16</sup> », affirmation qui semble encore vraie aujourd'hui si l'on pense, par exemple, à la jeune génération de poètes belges qui émerge au début du XXI<sup>e</sup> siècle et que l'on surnomme « génération prose<sup>17</sup> » parce qu'elle n'écrit pas en vers. Ce débat entre vers et prose, qui n'a en réalité jamais vraiment cessé, reprend vigueur en France et en Belgique dans les années 1980, donc à l'époque où se développe poétiquement Rossano Rosi, suite à un retour du vers dans la production poétique française motivé par « le souci de rétablir une communication poétique menacée par l'illisibilité de certaines expérimentations formelles des avant-gardes<sup>18</sup> » et par la volonté de réaffirmer l'identité de la poésie fondée sur sa dimension orale et le lyrisme<sup>19</sup>, sous sa forme nouvelle. L'interrogation du *Journal de Proue* exprime la sensation du poète de se trouver face à un dilemme, l'impératif de devoir choisir entre deux concepts considérés comme contradictoires et incompatibles, l'inscrivant ainsi dans la grande problématique poétique qui ressurgit à l'époque. Mais elle traduit également un questionnement propre à l'auteur en pleine élaboration d'une écriture poétique personnelle. Au sein du poème, « Écrire prose ou vers » s'apparente à une figure de rhétorique – l'antithèse – et, de ce point de vue, elle annonce le caractère antithétique caractéristique de la poésie de Rossano Rosi qui, comme celle de William Cliff, se fonde sur l'association des contraires. Dès lors, cette interrogation invite à se pencher de manière plus attentive sur les textes des recueils, à première vue incontestablement en vers, à aller voir au-delà de ces derniers, pour trouver, peut-être, une première et fondamentale association de « contraires » : les vers *vs* la prose, cette dernière se décomposant, comme nous le verrons, en deux aspects, la prose sur le plan formel et le prosaïsme au niveau du contenu.

### Une forme à la fois poétique et prosaïque

C'est avant tout sur le papier que la prose et les vers se distinguent. Si l'on y regarde de plus près, sur la page imprimée, la « pratique assidue, pour ne pas dire têteue, de la vieille versification<sup>20</sup> » de Rossano Rosi, sa régularité, se trouve contrebalancée par plusieurs éléments rompant avec la manière dont on définit traditionnellement le vers.

Le décalage le plus remarquable est sans doute l'absence généralisée de la majuscule en début de vers malgré le retour à la ligne qui délimite ce dernier, ce qui est pourtant un de ses traits

---

<sup>16</sup> Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, édition établie, présentée et annotée par Georges Couton, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 2013, p. 73.

<sup>17</sup> Purnelle (Gérald), « La poésie à Liège : d'Izoard et Jacqmin à nos jours », *op. cit.*, p. 12.

<sup>18</sup> Collot (Michel), « L'hybridation du vers et de la prose dans la poésie française contemporaine », dans Dupouy (Christine), dir., *La Poésie, entre vers et prose*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, coll. Perspectives littéraires, 2016, p. 261.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 262-263.

<sup>20</sup> « Rossano Rosi à la question », interview écrite réalisée par Jan Baetens à Leuven/Bruxelles en mars 2000 et publiée sur VLRom.be (*Vereniging van Leuvense Romanisten*) le 22 novembre 2010, <http://www.vlrom.be/pdf/002rosi.pdf> (consulté le 29 juillet 2021).

définitoires. Chez Rossano Rosi, la capitale marque seulement le premier mot du poème, les débuts de phrases et les noms propres, ces deux derniers ne tombant qu’occasionnellement en début de vers. Cet usage de la majuscule est sans conteste celui de la prose. En outre, cette absence en début de vers renforce l’enchaînement à la fois sémantique et syntaxique de ces derniers, surtout lorsqu’il y a enjambement. De cette manière, le poème apparaît sur le papier comme un petit texte en prose uniquement justifié à gauche, effet qu’accentuent ces mêmes enjambements.

D’autre part, la ponctuation, dont les textes de Rossano Rosi ne sont nullement exempts, tombe généralement en fin de vers, à l’hémistiche ou à la césure. Le poète, qui semble respecter la « loi » poétique imposant une correspondance entre groupements syntaxiques et limites métriques, fait, en réalité, régulièrement entorse à cette règle, notamment avec les enjambements. Ces derniers renforcent les enchaînements syntaxiques et sémantiques, et étendent ainsi les syntagmes et les phrases sur plusieurs vers, entre deux strophes, voire entre deux poèmes, ce qui désarticule le rythme des vers et crée un effet de prose incontestable. Ce phénomène est d’autant plus remarquable lorsqu’il est envisagé dans une autre dimension chère au poète : celle de la performance orale.

Dans une interview réalisée par Jan Baetens en 2000, à une époque où il n’avait pas encore officiellement publié de recueil poétique, Rossano Rosi déclare que sa poésie est avant tout conçue pour être lue et entendue :

le lecteur est aussi bien, et avant tout [...], un auditeur. J'aime lire mes poèmes et qu'on les entende d'emblée. La voix fait que les structures formelles [...] recouvrent une dimension la plupart du temps réduite à presque rien<sup>21</sup>.

En effet, lors de la lecture à voix haute, les très abondants enjambements font, d’une certaine manière, disparaître la rime car la prosodie suit la phrase, délimitée par les majuscules et la ponctuation, et non plus le vers, quant à lui marqué par le retour à ligne. Dès lors, le texte versifié apparaît à l’audition comme un texte en prose. Néanmoins, la rime n’a pas tout à fait disparu : elle fait désormais partie des « sonorités intérieures<sup>22</sup> » telles que les assonances et les allitérations qui permettent au texte de conserver sa grande poéticité. De plus, du côté de la poéticité, apparaissent, dans ce qui semble à l’audition être de la prose, de manière plus surprenante qu’à l’écrit, les inversions syntaxiques et les bouleversements de mots ou groupes de mots répondant aux besoins de la versification et à la recherche de la rime. Au fil des recueils publiés, la syntaxe sera davantage *naturelle*, familière, autrement dit proche de la prose du discours quotidien, accentuant de la sorte toujours un peu plus l’effet de prose des textes, même lors de la lecture silencieuse et non plus seulement lors de la performance orale. Finalement, l’effet recherché et obtenu par Rossano Rosi est celui d’un texte un prose qui se coule tout

---

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*

naturellement dans des vers rimés et mesurés – ce qui demande pourtant un important travail d’écriture, ainsi qu’en témoigne le poète dans *Journal de Proue*.

Ces éléments tels que les enjambements et la syntaxe prosaïque confèrent aux poèmes fluidité, linéarité et lisibilité, vertus que Rossano Rosi reconnaît à la prose, comme il l’explique à Jan Baetens :

la prose a elle aussi sa raison d’être : de par sa fluidité et sa course ininterrompue vers l’avant, elle m’a aidé à chercher dans le vers une certaine linéarité ou lisibilité ou transparence qui aujourd’hui m’est très importante<sup>23</sup>.

Les propriétés de la prose sont bien visibles dans les poèmes de la section « Landaus » d'*Approximativement* où chacun des sonnets racontant une « promenade » du narrateur « poussant d’eugène le landau » (A, p. 62) est constitué d’une seule phrase et dont les fins de vers sont toutes enjambées ou se terminent par un signe de ponctuation appelant une suite. De cette série, « Combinaison gagnante » (A, p. 69) est sans doute le plus représentatif des effets de la « prose coulée dans le vers<sup>24</sup> », pour reprendre l’expression employée par Laurent Demoulin à propos des poèmes de William Cliff, car celle-ci matérialise la vitesse du narrateur poussant le landau d’Eugène grâce aux enjambements, aux attentes créées et à l’absence de ponctuation dans les énumérations. La lecture à voix haute du poème reproduit ci-dessous met en évidence l’*effet prose*, la lisibilité du texte, la linéarité et sa fluidité, et même un certain rythme, une certaine rapidité, dans les vers.

De dimensions et de tailles variables  
sur le chemin souvent nous croisons des landaus  
que mènent en flânant un sac à dos au dos  
et cossûment vêtues de chics contribuables,  
jeunes femmes sans âge ou mémés vénérables,  
– quant à nous du fait du métro / boulot / dodo  
nous pratiquons plutôt le sprint : enfant ados  
chiens errants joggeurs cramoisis, infatigable-  
ment nous les dépassons tous, durs sont nos mollets  
à force de danser notre éternel ballet :  
chaque jour je me rue je me presse et transpire  
pour revenir rouler d’eugène le landau  
jusqu’à cette aubette où un bruit de tirelire  
tinte en nous quand on lit les chiffres du lotto.

Les poèmes plus récents, comme ceux du dernier recueil, *Un Petit Sac de cendres*, sont plus représentatifs encore de cet *effet prose*. Dans « À travers l’Allemagne » (PSC, p. 72), ce dernier est clairement lié aux enjambements ainsi qu’à la syntaxe, à la ponctuation et à l’usage des majuscules propres à la prose, auxquels s’ajoute la volonté d’éviter les inversions syntaxiques auxquelles nous faisions référence ci-avant, qui apportent fluidité et lisibilité au texte. Comble de cet effet de « prose coulée dans des vers » : il serait même possible de transformer ce sonnet

---

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Demoulin (Laurent), « William Cliff, de la rue Marché-au-charbon à America », dans Russo (Adélaïde) et Harel (Simon), dir., *Lieux propices. L’énonciations des lieux / Le lieu de l’énonciation dans les contextes francophones interculturels*, Québec, Presses de l’Université de Laval, coll. InterCultures, 2005, p. 94.

d'octosyllabes rimés en un véritable texte en prose en accolant simplement les vers les uns à la suite des autres – sans pour autant, rappelons-le, perdre sa poéticité grâce aux sonorités intérieures.

Dans le tram, pas de place assise.  
Tant pis ! Nous allons tout heureux  
vers la gare, dont les rails deux  
par deux attendent nos valises.

L'excitation est de mise  
quand on monte à bord : c'est pas peu  
dire. Avec nos dix joues en feu,  
nous quittons cette gare grise.

Le train de Düsseldorf nous mène  
jusqu'à Cologne. – La semaine  
commence bien ! chantons-nous au f-

ond du train zébrant l'Allemagne  
dans sa largeur. L'ennui nous gagne  
presque, et voici la Hauptbahnhof !

La poésie de Rossano Rosi peut donc être tout d'abord caractérisée par deux associations de contraires étroitement liées : le vers et la prose, l'écrit et l'oral. Les deux premiers se combinent de façon précise : il s'agit de prose coulée dans le vers, et non de prose découpée et disposée artificiellement en vers, le poète estimant d'ailleurs, en 2000, qu'il n'écrivit nullement des poèmes en prose<sup>25</sup> comme le faisait Baudelaire, par exemple. Ainsi, la prose se trouve soumise aux règles de la versification, ce qui rompt avec sa définition traditionnelle qui postule le contraire<sup>26</sup>, tandis que la versification subit quant à elle une remise en cause en faveur d'une plus grande lisibilité.

### Un contenu à la fois prosaïque et poétique

Comme chez William Cliff, le contenu des poèmes de Rossano Rosi contraste avec la versification qui « connote toujours une certaine noblesse<sup>27</sup> ». Conjointement à la prose en tant que forme, on trouve également à l'intérieur des vers la prose en tant qu'« ensemble des éléments concrets de la vie, les réalités communes, quotidiennes<sup>28</sup> », ce que nous nommerons *prosaïsme* afin de faire la distinction avec la *prose* sur le plan de la forme étudiée ci-avant.

Dès son entrée en littérature et à l'instar des autres poètes de sa génération, Rossano Rosi renoue avec le lyrisme, ce qu'il fait à travers la versification, sa prédilection pour le sonnet, la dimension orale de sa poésie, mais aussi par l'évocation de sentiments tels que l'amour, la nostalgie ou la mélancolie, particulièrement prégnants dans *Journal de Proue* qui, comme l'indique son titre, est un journal – chaque poème est daté et le poète y évoque une quête de

<sup>25</sup> « Rossano Rosi à la question », *op. cit.*

<sup>26</sup> Selon le CNRTL, la prose est une « forme du discours écrit ou oral, qui n'est soumise à aucune des règles de la versification », <https://www.cnrtl.fr/definition/prose> (consulté le 24 juillet 2021).

<sup>27</sup> Demoulin (Laurent), « William Cliff, de la rue Marché-au-charbon à America », *op. cit.*, p. 94.

<sup>28</sup> « Prose », dans CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/prose> (consulté le 24 juillet 2021).

soi qui traverse l'œuvre (« [...] Journal qui m'a aidé à être » [JP, XLVI]). Toutefois, ce lyrisme, qualifié de *nouveau*, ne verse jamais dans un sentimentalisme larmoyant, une expression de soi romantique, égocentrique, que le poète récuse dès le recueil suivant : « [...] Rassurez-vous. Les majorettes / de la douleur ont changé de circuit / et font briller ailleurs leurs spleens ; je puis / parler de moi sans tambours ni trompettes » (A, p. 52-55). Pour éviter cet écueil, Rossano Rosi cultive l'écart entre la versification et un propos prosaïque. Il se distingue ici de William Cliff car il n'y a pas dans ses textes de volonté de choquer par l'emploi de propos crus, d'obscénités, de scènes sexuelles... Au contraire, le poète établit une complicité avec le lecteur à travers l'observation et l'évocation du monde, du quotidien, et l'utilisation d'un langage familier, lisible, par lesquelles passe l'expression du moi, caractéristiques propres au nouveau lyrisme d'après Jean-Claude Pinson<sup>29</sup>.

Du côté du langage, ainsi que le constate Jan Baetens, l'auteur d'*Approximativement « marie tons, rythmes et niveaux de langues*<sup>30</sup> » : cohabitent avec les mots et tournures à valeur poétique – néologismes, mots rares, archaïques ou savants –, le langage populaire, l'argot, le registre familial et même vulgaire, ceux-ci semblant pourtant inadéquats en poésie – la tirade « [...] un salaud / imbécile emmerdeur et crétin fils de pute... » (JP, XXXI) est particulièrement remarquable dans des vers réguliers ! Le poète ne lésine pas non plus sur les onomatopées, les interjections et reproduit aisément la langue orale – pensons, par exemple, au poème « Le Liégeois errant » commençant par l'exclamation « “Oufti xè laid !” » (PP, p. 34) –, ce qui, en plus de lui permettre d'obtenir le bon nombre de pieds, rappelle la dimension orale des textes. Ce langage familier permet d'exprimer le monde, la relation du sujet à celui-ci, voire des émotions et des sensations, ce qui correspond à la définition du nouveau lyrisme<sup>31</sup>. En outre, il possède un certain pouvoir poétique : d'une part, les interjections et onomatopées sont des « actes de langage *exclamatifs*, et [...] relèvent du genre lyrique<sup>32</sup> », et, d'autre part, les mots familiers, populaires, argotiques, vulgaires, constituent un registre « en marge » de la norme linguistique, position qui s'apparente à celle des mots à valeur poétique. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le prosaïsme ne rend pas la poésie plus plate, mais participe pleinement à l'effet poétique. Tout en donnant aux textes un aspect familier, les rendant de la sorte accessibles et lisibles, il opère un écartèlement avec ce que l'on considère traditionnellement comme poétique, ce qui confère aux poèmes un haut degré de poéticité.

Quant à son contenu, la poésie de Rossano Rosi évoque, nous l'avons dit, le monde concret, réel, quotidien. Ce dernier terme signifie ce qui est « lié à la vie de tous les jours et qui pour cette raison ne présente rien de remarquable<sup>33</sup> », « banal ; [...] prosaïque<sup>34</sup> », par conséquent

<sup>29</sup> Pinson (Jean-Claude), « Poésie pour “un peuple qui manque” », dans *Littératures*, n° 110, 1998, p. 22-37.

<sup>30</sup> Baetens (Jan), *op. cit.*

<sup>31</sup> Gally (Michèle), « Lyrisme », dans Aron (Paul), Saint-Jacques (Denis) et Viala (Alain), dir., *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 2014, p. 445-446.

<sup>32</sup> Combe (Dominique), *Poésie et récit. Une rhétorique des genres*, Paris, José Corti, 1989, p. 171.

<sup>33</sup> « Quotidien », dans CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/quotidien> (consulté le 24 juillet 2021).

<sup>34</sup> *Ibid.*

qui « manque de distinction, d'idéal, de fantaisie, de sensibilité<sup>35</sup> ». Les textes racontent les trajets en transport en commun, les tâches ménagères, les jours de pluie et de beau temps, la promenade du chien, le passage des éboueurs, les embouteillages, les courses au supermarché, la lecture d'un livre, les excursions familiales... thèmes qui peuvent réapparaître plusieurs fois au sein d'un même recueil – notamment dans *Pocket Plan* qui conte la vie urbaine bruxelloise au fil de ses rues – ou d'une œuvre à l'autre – en plus de partager le même sujet, les poèmes XXIX du *Journal* et « Au lavoir » (A, p. 40-44) présentent plusieurs vers presque identiques ! Ces récurrences miment le caractère répétitif du quotidien, sa banalité, que le poète explicite d'ailleurs : « [...] Scène / banale dont je fais l'expérience » (JP, XXIX). L'idée d'expérience implique bien celle d'observation et de relation au monde sur laquelle se fonde le nouveau lyrisme : le poète décrit ce que ses contemporains et lui voient et vivent. Ainsi, s'il évite le lyrisme pur grâce à l'introduction du quotidien dans le poème, il ne verse pas non plus dans une sorte de naturalisme car, comme l'observe Gérald Purnelle à propos de la poésie de William Cliff, « même quand aucun sujet ne s'exprime à la première personne dans un poème [...], c'est toujours et d'abord, le regard de ce sujet qui suscite le poème<sup>36</sup> ». Rossano Rosi déclare d'ailleurs que, pour lui, « le déclic d'un texte, c'est toujours une impression, un sentiment, un personnage, un fait vécu, ou entendu, ou lu<sup>37</sup> », et c'est bien ce que ses poèmes *racontent*. En effet, ceux-ci sont semblables à des récits brefs, voire des romans miniatures car ils reprennent les ingrédients caractéristiques de l'écriture romanesque comme les dialogues marqués par les guillemets et les verbes déclaratifs, entre autres – rappelons d'ailleurs que le poète n'est pas du tout étranger au genre romanesque pour lequel il a même été consacré par un prix en 2006<sup>38</sup>. Toutefois, dans ces petits récits, transparaît toujours une émotion, l'expression de soi, comme dans les poèmes. La *prose versifiée* de Rossano Rosi fait ainsi dialoguer d'autres concepts jugés comme opposés : le (nouveau) lyrisme et la narration, le poème et le roman.

La fusion entre des concepts *a priori* contradictoires, la forme versifiée et le contenu prosaïque, permet à Rossano Rosi de *grandir* l'ordinaire, lui conférer une attention, une importance, une dignité nouvelle. Ses poèmes prennent la forme de petits cadres ou de petites photographies dans lesquels il enferme une portion de réalité, un moment particulier du quotidien, une vision, un menu fait, un geste, dans lequel perce une émotion, qu'il souhaite figer. Ainsi, dans « Rondeau des layettes » (A, p. 49), il observe sa femme enceinte en train de tricoter et écrit : « [...] – si belle qu'en un vitrail / de mots je voudrais t'enserrer, où bril- / lât ta layette ». Le poème fige l'éphémère, le magnifie, en met en évidence l'émotion. En ce sens, il peut aussi rendre perceptible quelque chose qui passait jusque-là inaperçu à cause de sa banalité : le quotidien tel que nous l'avons défini, et qui, selon Maurice Blanchot, « a ce trait essentiel : il

---

<sup>35</sup> « Prosaïque », dans CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/prosa%C3%AFque> (consulté le 24 juillet 2021).

<sup>36</sup> Purnelle (Gérald), « Postface », dans Cliff (William), *Immortel et périssable*, Bruxelles, Espace Nord, 2019, p. 222.

<sup>37</sup> « Rossano Rosi à la question », *op. cit.*

<sup>38</sup> Le Prix Indications du Jeune Critique pour son roman *De Gré de force* (Impressions Nouvelles, 2005). Voir Badir (Sémir), « Rossano Rosi », dans *Culture. Le magazine culturel en ligne de l'Université de Liège*, septembre 2011, [https://culture.uliege.be/jcms/prod\\_609103/fr/rossano-rosi](https://culture.uliege.be/jcms/prod_609103/fr/rossano-rosi) (consulté le 25 juillet 2021).

ne se laisse pas saisir. Il échappe<sup>39</sup>. » Rossano Rosi se donne dès lors pour objectif de saisir, grâce aux mots, ce quotidien fondamentalement insaisissable, de le donner à voir sous un autre angle, le rendre perceptible au lecteur, et, finalement, le poétiser, le transcender. À moins que ce ne soit l'inverse, c'est-à-dire qu'au fond, parce qu'il passe inaperçu à cause de sa banalité, le quotidien

appartient à l'insignifiance, et l'insignifiant est sans vérité, sans réalité, sans secret, mais est peut-être aussi le lieu de toute signification possible. C'est en quoi il est étrange, il est le familier qui se découvre [mais déjà se dissipe] sous l'espèce de l'étonnant<sup>40</sup>.

Selon Maurice Blanchot, le quotidien est donc éphémère, et par conséquent précieux. C'est peut-être lui qui, pour cette raison, est poétique. Le poème ne serait alors qu'une forme de conservation de celui-ci : « [...] à ce bel abandon / poétique de l'instant confie donc ta prose » (A, p. 41) écrit Rossano Rosi.

## Conclusion

Rossano Rosi renoue avec la versification en même temps qu'il la défie en intégrant dans l'espace qu'elle détermine la prose au sens large – l'écriture et le contenu prosaïques. Il résout la tension qui existait entre vers et prose, poésie et prosaïsme, en la transformant en une dialectique, un dialogue entre les deux formes ainsi que les thèmes et les genres qui les accompagnent (lyrisme<sup>41</sup> et narration, poème et roman), créant une poétique et une poésie qui lui sont propres. Face au dilemme « Écrire prose ou vers ? », il ne rejette ni ne choisit l'un ou l'autre et n'opte pas non plus pour la solution facile de la simple juxtaposition : il prend le parti de les imbriquer étroitement, et, ainsi, les réconcilie.

Ce dialogue entre vers et prose, poésie et prosaïsme, (nouveau) lyrisme et narration, poème et mini roman, est hautement productif. D'une part, la prose qui, d'après sa définition, ne répond à aucune règle, se trouve dotée des contraintes de la versification, ce qui lui confère une poéticité certaine. D'autre part, des traits originellement prosaïques sont projetés sur les vers réguliers et la poésie de facture classique qui, au lieu d'en devenir plats, voient leur poéticité s'accroître. De cette manière, la poésie de Rossano Rosi ne peut être que toujours plus poétique. En outre, ces croisements entre les vers et la prose permettent un renouvellement, une modernisation de la poésie, et le poète répond ainsi à la question que Gérald Purnelle posait au début de son étude sur le vers contemporain dans les années 1980 et 1990 : « comment écrire en vers (garder le vers) tout en manifestant une volonté de position moderne<sup>42</sup> ? »

Outre cette volonté d'être moderne, semble également se trouver derrière la poésie de Rossano Rosi le souci propre à sa génération, la lisibilité, sans pour autant renoncer aux caractéristiques

<sup>39</sup> Blanchot (Maurice), « La parole quotidienne », dans *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1969, p. 357.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Entendu ici au sens de *nouveau lyrisme*.

<sup>42</sup> Purnelle (Gérald), « Le vers contemporain : recherches et innovations en France dans les années 1980 et 1990 », dans *Formes Poétiques Contemporaines*, n° 1, 2003, p. 14.

essentielles de la poésie que sont les vers, les rimes, les strophes, aux yeux des lecteurs. Dès lors, son souhait est peut-être d'opérer un double retour à la poésie, à la fois du côté de la production, avec le renouvellement et la modernisation de la poésie « classique » dont il vient d'être question, mais aussi du côté de la réception, avec une poésie à la fois accessible et lisible, adressée à « l'amateur », et plus complexe par les jeux entre prose et poésie, les jeux sur le concept de poésie même, adressée cette fois au plus fin connaisseur capable de ressentir davantage le petit « quelque chose à “trouver” [comme] une structure de sonnet, de rondeau, ou tel traitement de la dièrèse ou de la rime par exemple<sup>43</sup> », ainsi que l'explique le poète. Le compte tenu du lecteur est important pour les poètes contemporains, notamment pour ceux de la « Génération 58 », qui souhaitent être lus, car, bien que la Belgique soit une « terre de poètes », la poésie se lit peu aujourd'hui.

---

<sup>43</sup> « Rossano Rosi à la question », *op. cit.*